

Un de Gaulle pas raconté aux enfants



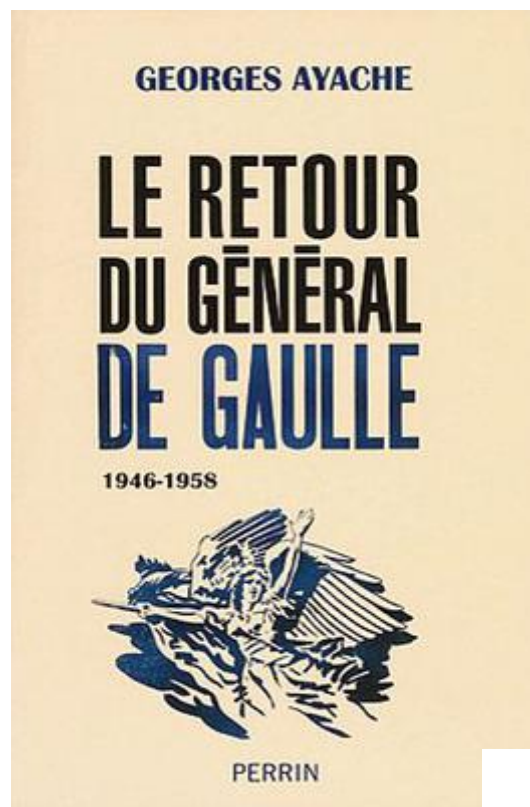
La passation de pouvoir du 8 janvier 1959 entre Charles de Gaulle et René Coty. - Crédits photo : Rue des Archives/Credit ©Rue des Archives/AGIP

Mon Figaro (<http://premium.lefigaro.fr/mon-figaro/>) | Par Eric Zemmour (#figp-author)

Publié le 04/06/2015 à 09h22

La chronique d'Eric Zemmour.

De Gaulle est le grand Français du XXe siècle. Plus personne ne le conteste aujourd'hui, comme Napoléon fut celui du XIXe. Les ouvrages sur celui-là s'accumulent, même si leur nombre n'atteindra sans doute jamais le sommet atteint par celui-ci. Chaque nouvelle parution s'attire les mêmes réactions: «Encore! Quoi de neuf?» Georges Ayache ne l'ignore nullement. Ni témoin, ni fidèle, ni historien, il aggrave son cas. Diplomate, universitaire, avocat: bref, un amateur. Mais dans «amateur», il y a «aimer». Un amateur prudent qui limite son champ de vision à la période la moins fréquentée des autoroutes historiques, celle dite de la «traversée du désert». Un amateur humble, habile en tout cas, citant dans sa préface le grand historien Lucien Febvre: «Même des nains peuvent voir loin, juchés sur des épaules de géants.»



Le retour du général de Gaulle . 1946-1958, Georges Ayache, Perrin, 450 P., 22,90 €

Cependant, jusqu'à la moitié du livre, le lecteur bienveillant voit bien sur quelles épaules il est juché - essentiellement les mémorialistes qui côtoyaient le général alors, Claude Guy, Olivier Guichard, Claude Mauriac, Jacques Soustelle -, mais se demande toujours ce que le «nain» a bien pu voir. Cela ne signifie nullement que le lecteur s'ennuie: le ton est alerte, vif, enlevé. Faut dire que les dialogues sont du général de Gaulle lui-même. On rit souvent de grand cœur devant les bons mots, les répliques cinglantes, les méchancetés à foison d'un héros qui s'ennuie, s'inquiète, se voit vieillir, inutile et impuissant. On est au cinéma, entre Sacha Guitry et Michel Audiard. On croit entendre Gabin dans *Le Président*. «Mon drame, voyez-vous, s'écrit en peu de mots: je n'ai d'estime que pour ceux qui me résistent, mais je ne peux les supporter», dit-il à Pierre-Henri Teitgen. Ou à André Philip, arrivé au palais d'été d'Alger, en 1943, en chemisette largement échancrée, short moulant et chaussettes basses: «Vous avez, je crois, oublié votre cerceau.»

L'ouvrage bascule à la moitié. On rentre dans le vif du sujet. Dernière ligne droite avant le retour. Complots à tous les étages. Et pas tous au profit du général. Toujours «hissé sur ses épaules de géant» - il a seulement changé d'épaules: historiens de la IV^e République, biographes du général et grands chroniqueurs, Jean-Raymond Tournoux ou Georgette Elgey -, le «nain» n'apporte toujours rien de neuf, mais voit les choses avec un irrespect et une insolence salubres. Il trouve le moyen de donner raison aux contempteurs du général - Mitterrand, Mendès France - sans abattre la statue du Commandeur. Un tour de force.

En quelques phrases, disséminées tout au long de son récit, l'auteur nous donne sa version et sa vision d'un de Gaulle machiavélien et cynique, tour à tour renard et lion, à l'instar des plus grands politiques: «Deus ex machina ou Dieu de la machination? De Gaulle restait un sphinx, laissant entendre qu'il ne savait rien et qu'il ne voulait rien savoir, alors même que les gens s'agitaient en son nom au vu et au su de tout le monde... De Gaulle est contre le pronunciamiento mais pas contre le coup d'État psychologique... À l'inverse du mot célèbre de Jean Cocteau - "puisque ces mystères nous dépassent, feignons d'en être l'organisateur" -, ces mystères ne le dépassaient pas et il n'avait nullement intérêt à feindre d'en être l'organisateur...»

On comprend mieux la colère future des gaullistes floués, des Soustelle, Delbecque, etc., la haine que la «grande Zohra» suscitera dans les rangs des partisans de l'Algérie française

Debré, Foccart, Guichard, Chaban-Delmas, Soustelle, Delbecque, Neuwirth, la chaîne des comploteurs s'active sous nos yeux. L'auteur a l'honnêteté de nous avouer que ses révélations n'en sont guère, même pour les contemporains: «Jamais coup d'État contre un régime légal n'aura été fomenté dans une aussi totale transparence.» Il se trompe d'ailleurs: tout Paris savait aussi que le 18 Brumaire se préparait en faveur de Bonaparte, opération qui ressemble furieusement au retour du général de Gaulle ; et toute la Cour murmurait qu'Henri IV serait bientôt assassiné. Mais, avec de Gaulle, la manipulation et la dissimulation sont au carré: pas contre les victimes du coup d'État - ténors de la IVe République, qui sont d'une étonnante complaisance, au bord de la complicité, de René Coty, qui lui déroule le tapis rouge à Guy Mollet, qui se laisse séduire et circonvenir - mais contre les acteurs du coup d'État, les agents du retour du général, qui prennent des risques inconsidérés, d'abord par admiration pour leur grand homme, mais aussi et surtout car ils ne peuvent pas imaginer que ce patriote farouche pourrait brader une once du territoire national. Or, ils ignorent, ou veulent ignorer, que pour de Gaulle l'Algérie n'est pas l'Alsace-Lorraine. Dès avant son retour au pouvoir, la religion du général est faite. Pour des raisons idéologiques: «L'Algérie sera indépendante. C'est dans la nature des choses, de l'histoire, de la géographie et même du sentiment, si j'en crois le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.» Et démographiques: «Il est impossible d'accueillir au palais Bourbon cent vingt députés algériens.»

On comprend mieux la colère future des gaullistes floués, des Soustelle, Delbecque, etc., la haine que la «grande Zohra» suscitera dans les rangs des partisans de l'Algérie française. Haine et violence qui n'étonnent d'ailleurs que nos contemporains, habitants du monde imaginaire de Oui-Oui, mais pas de Gaulle lui-même, pour qui seule la force et la ruse accouchent de l'Histoire: «Bravo Delbecque, vous avez bien joué... mais avouez que j'ai bien joué aussi!» Réplique de fin pour grand acteur dans son meilleur rôle.

Pour la passation de pouvoir du 8 janvier 1959, de Gaulle salue cérémonieusement René Coty, Pompidou est dans la voiture qui le conduit à l'Elysée: c'est la journée des trois présidents ; mais le général ne songe nullement à convier sa famille aux agapes. Pendant ce temps-là, François Mitterrand chine les bouquinistes du Quartier latin en compagnie de Roland Dumas: «On va en prendre pour dix ans. Il va falloir s'occuper. On lira de la belle poésie, on écouterait de la belle musique. En un mot, on va vivre!» Sarkozy, lors de son investiture, jouait à Kennedy exhibant femmes et enfants, et Hollande ne lit pas un livre ; mais on n'a pas le droit de dire que c'était mieux avant.

Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 04/06/2015. **[Accédez à sa version PDF en cliquant ici \(http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-06-04\)](http://kiosque.lefigaro.fr/le-figaro/2015-06-04)**



<http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1>

[Eric Zemmour \(http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1\)](http://plus.lefigaro.fr/page/eric-zemmour-1)

[Suivre \(http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1649413\)](http://plus.lefigaro.fr/fpservice/follow/membre/81325031242245596367369127435013/1649413)

Journaliste, chroniqueur